

Il a été enlevé, à 6 ans, à La Réunion, avec des centaines d'autres, pour repeupler les campagnes françaises. Aujourd'hui, il accuse l'État.

# L'enfance volée de Jean-Jacques

Philippe BRASSART

**L**ongtemps, sa vie fut un cauchemar (1), un enfer. Nous sommes en 1965, Jean-Jacques Martial a six ans, il mène une existence relativement insouciant à Saint-André de La Réunion, au nord-est de l'île, sur la côte rocheuse battue furieusement par l'Océan Indien. Relativement insouciant parce qu'alors ses parents sont séparés : le père est journalier dans les champs de canne à sucre et le concubin de sa mère ne veut pas du garçon. Avec sa sœur Léonie, neuf ans, et son frère Bernard, huit ans - «la marmaille», dit-on en créole - il joue au foot - une boîte de conserve vide fait l'affaire - à cache-cache, grimpe aux bananiers. Il habite une case avec sa grand-mère, le soleil brille presque 365 jours par an, que demander de plus ?

## La 2CV break de la DDASS

Un jour, une 2 CV break débarque. Celle de la DDASS. L'administration vient chercher les orphelins de l'île, signalés par des rabatteurs, afin de repeupler les campagnes désertes de la métropole. Jean-Jacques n'est pas orphelin, mais qu'importe : il fera l'affaire, ordre de Michel Debré,

## «Déportés»

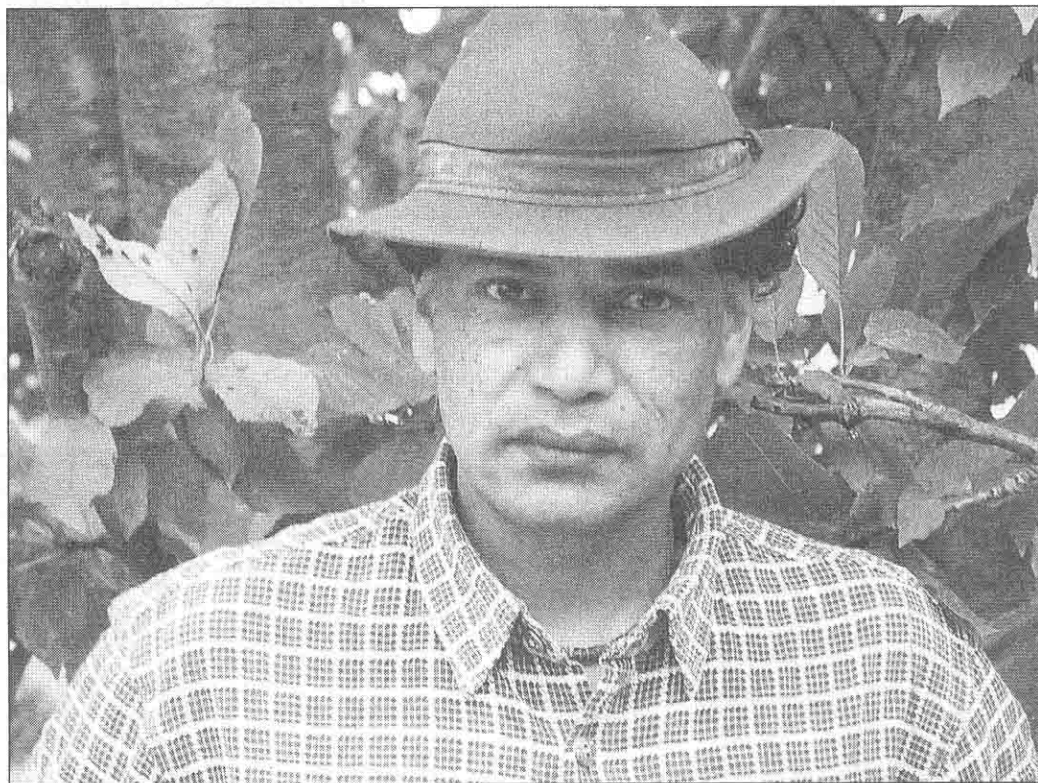
En 1963, Michel Debré, qui sera ministre du général de Gaulle, est élu député de La Réunion. Il confie au BUMIDOM (Bureau pour le Développement des Migrations Intéressantes les Départements d'Outre-Mer) un rôle essentiel. Le terme de «déportation» est utilisé en 1975 dans une lettre du directeur général de la Santé adressée au préfet de La Réunion. Des enfants seront «placés» en métropole jusqu'en 1982. Soit au total 1641, sur deux décennies.

le député, qui aime à parader à Saint-Denis dans sa saharienne impeccablement repassée. Des documents d'abandon sont signés - d'une empreinte de doigt - par des illettrés qui en ignorent généralement le contenu; la France n'est pas trop regardante sur la légalité.

Le gamin, terrorisé, prend l'avion, quittant son «caillou» pour la première fois de sa vie. Il débarque - en short, chemisette et tongs - dans un Paris saisi par le gel, et se retrouve à Guéret dans la Creuse. Le lieu n'est pas idyllique. Il s'agit d'une sorte de centre de tri. D'autres enfants sont là, grands et petits, main-d'œuvre inespérée pour les fermiers, taillable et corvéable à merci. Inutile d'espérer fausser compagnie aux géoliers: les pandores mènent bonne garde avec leurs chiens. Petite éclaircie dans cette existence : les Dubreuil, Alphonse et Amélie, gens âgés qui prennent sous leur aile «l'oiseau des îles», lui donnent gîte et amour, avec leurs maigres moyens. Expédié sans ménagement en Normandie - «une trahison» -, le garçon est alors adopté par un jeune couple, Nicole et Roland, un enseignant. Il a onze ans et un autre nom que le sien. Les années s'écoulent, mornes, ponctuées par des Noëls où les cadeaux pleuvent en abondance, qui ne lui font pas plaisir parce que l'amour ne s'achète pas. À quatorze ans et demi, nouveau drame, le viol, par son père adoptif. Il n'en dit mot à personne, à qui confierait-il sa honte et qui, d'ailleurs, prêterait foi à son récit ? Mineur, a-t-il d'autre choix que d'habiter avec son tourmenteur, maintenant séparé de Nicole, et qui le harcèle, des années durant ? Dans sa chambre, un poster de Nelson Mandela l'aide à supporter sa révolte.

## Enfin il retrouve sa vraie mère

Enfin il peut fuir, vivre sa vie : moniteur à Paris, aide cuisinier à La Plagne et Valmorel. Il rencontre Madeleine, qu'il épouse, devient cuisinier. Une enfant naît, Morgane, en 1988, puis un garçon quatre ans plus tard. Y a-t-il, sur la Terre, père plus aimant que



Jean-Jacques a retrouvé sa famille et son nom, Martial. Photo DDD, Jean-Luc Letitre

Jean-Jacques ? Le voici établi à Narbonne, dans un immeuble. Mais Roland, muté dans le Sud, s'y installe aussi, à deux portes de lui ! La situation est intolérable : Jean-Jacques fait construire une maison à Coursan, ce n'est pas un palace, mais il y est chez lui. En l'an 2000, c'est le miracle : il retrouve la trace de sa vraie mère, dans son île; elle est vivante, n'a cessé de penser à lui tous ces jours, son père aussi, emporté par un cancer deux ans auparavant. Il a quatre sœurs et autant de frères du côté de sa mère, quatre sœurs et trois frères du côté de son père. Et des cousins, des cousines à Toulouse. Il renouera avec les uns et les autres, redécouvrira sa langue, les saveurs, les odeurs de son île, le manioc, le combava, le cari, le punch, sa culture, ses racines.

**«J'étais dans un trou noir et tout d'un coup j'ai été projeté dans la lumière. J'ai ressuscité.»**

«Là-bas, j'ai pleuré pendant une semaine. J'étais dans un trou noir et tout d'un coup j'ai été projeté dans la lumière, j'ai ressuscité». Au terme de longues et humiliantes démarches, il retrouvera son nom, Martial, un nom de combattant. Et justement, Jean-Jacques Martial a choisi de se battre contre cette France qui l'a déporté naguère et lui a volé son enfance. «Déporté, oui, c'est le mot qui convient et il n'est pas trop fort». Déporté, enlevé, dans le secret, lui et 1 312 enfants, entre 1963 et 1975, expédiés dans soixante-neuf départements, 101 dans le Gers, 202 dans le Tarn. Il a écrit des lettres et des lettres à des ministres, des associations qui n'ont pas daigné lui répondre, il a frappé à des portes qui sont restées closes. Il se bat, pour lui et

ses compagnons d'infortune - «C'est mon devoir, c'est ma mission» - afin que certains, morts depuis, suicidés parfois, retrouvent leur terre natale.

## Les mensonges de l'État

Il se bat «pour que ce pan de l'Histoire figure un jour dans les livres d'Histoire», pour que l'État paye, à qui il demande, sans illusion, 1 milliard d'euros de dommages et intérêts pour «privation de famille», qu'il paye «pour ses tricheries, ses mensonges» : «Ils ont bafoué les droits de l'Homme». L'État, pour l'heure, ne reconnaît que des «fautes»... De son enfance volée, Jean-Jacques Martial dit : «J'y penserai jusqu'à ce que j'aie dans le trou, là-bas dans mon île. J'y pense quand je vois une 2 CV, j'y pense quand je vois dans le ciel la traînée blanche d'un avion... » ■  
«Une enfance volée», Jean-Jacques Martial, éditions Les Quatre Chemins, 16 €  
Site internet : [jjmartial.net](http://jjmartial.net)